

The illustration depicts a surreal landscape with a dark, featureless sky and a few wispy white clouds. A winding, light-brown path leads from the foreground into the distance. In the foreground, the back of a large, bald, muscular human figure is visible, looking towards the path. Further down the path, a full human skeleton stands upright. The skeleton's ribcage is highlighted with a bright blue glow. The overall mood is contemplative and philosophical.

PHILIPPE
GOUJON

LE
PARLOIR
DES
ÂMES

Philippe Goujon

Le Parloir des âmes

© Philippe Goujon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4670-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1- Accident

L'homme ne se souvenait pas précisément comment il s'était retrouvé assis sur le bord de cette route de forêt, il se revoyait extraire la femme de la voiture, mais un grand trouble régnait dans sa tête, impossible de remettre en place le cheminement des événements depuis la traversée des animaux.

Une harde « de grandes pattes » s'était jetée sur la voie dans le seul but d'atteindre le bas-côté opposé. Aucun des cerfs, biches ou faons n'avaient prêté la moindre attention au bruit du véhicule, ni à la luminosité des phares mettant en scène leur franchissement ponctué de longs sauts désordonnés. Un coup de volant, une vive secousse, des cahots assourdissants, et l'impossibilité de contrôler quoi que ce soit.

La chute avait été rapide et pourtant les secondes s'étaient allongées démesurément jusqu'à la collision. Il faut dire que l'arbre en contrebas dans lequel la voiture s'était encastrée paraissait monstrueux. Plusieurs centaines d'années avaient dû s'écouler depuis ses premières feuilles. Le tronc, assez court, était large et trapu comme un portail d'immeuble. Plus haut, au-dessus d'un renflement, de longues branches partaient dans tous les sens comme une chevelure folle. La nuit lui donnait une teinte sombre, il semblait ne jamais avoir connu les couleurs.

L'homme sortit de sa méditation lorsque son regard glissa au niveau du sol, découvrant incrédule la grande confusion qui régnait devant lui : voitures arrêtées en travers de la route, éclairages insolents, agitation autour de l'épave du véhicule. Deux individus essayaient de forcer la porte passagère. Un autre pulvérisait le contenu d'un extincteur sur le moteur, transformant les flammes en une épaisse fumée aspirée par la nuit. Une personne affolée téléphonait tout en faisant de grands gestes incontrôlés.

— Mais que font-ils ?, demanda la femme.

— Ils pensent que nous sommes encore à l'intérieur, répondit l'homme calmement.

— Éloignez-vous, c'est dangereux ! Nous sommes indemnes, cria-t-elle aux sauveteurs.

Mais personne ne semblait l'entendre, ses appels s'échouaient contre une barrière invisible. Ils s'étaient levés péniblement, perclus de contusions, et faisaient signe aux intervenants.

— Laissez tomber, on s'en est sorti !

— Oui, ça va plutôt bien, ajouta la femme, essayant de hausser d'un ton sa voix perdue.

Rien à faire, aucun retour. Ils avaient l'impression d'interpeler une télévision déversant son programme contre vent et marées, au détriment de la réalité. L'homme essaya de positiver, le choc de l'accident l'avait certainement privé de l'ouïe momentanément mais, inexorablement, un sentiment d'inquiétude et d'incompréhension s'installait.

— C'est infernal, je les vois mais ne les entends pas, que se passe-t-il ?

— C'est pareil pour moi, j'ai la sensation d'être sous l'eau, répondit la femme en commençant à balayer du bras son espace immédiat.

Chaque mouvement laissait une trace dans l'air comme le sillage limpide d'un bateau, les ondes s'atténuaient peu à peu puis tout redevenait étale.

— Mon dieu, c'est incompréhensible, s'insurgea la femme.

— Ne t'inquiète pas, il doit y avoir une explication, assura-t-il en lui tendant la main, on va s'approcher.

La scène qui se déroulait comportait un certain nombre d'anomalies inexplicables. Pourquoi se trouvaient-ils si loin de l'accident, et pourquoi étaient ils si calme ?

— Nous devons reprendre les faits dans l'ordre, conclut l'homme. La seule chose certaine, c'est que notre vieille voiture a rendu l'âme, ajouta-il d'un regard attristé vers la carcasse fumante objet de tant de sollicitations.

En cette fin d'après-midi automnale, ils avaient déposé leur fille de huit ans à une « soirée pyjama ». Seule enfant issue de leur union, Selma adorait Marie, sa voisine de classe, et les échanges entre les deux familles s'étaient intensifiés depuis la rentrée. Ces demoiselles venaient d'enchaîner trois ans d'école primaire ensemble, les liens formés s'avéraient solides et pouvaient laisser présager une longue amitié.

Malgré différents traitements et une multitude de visites chez les spécialistes, la famille Cooper n'arrivait pas à s'agrandir, et Selma désespérait de pouvoir serrer un jour le petit frère ou la petite sœur demandé depuis longtemps et souhaité de tout cœur. La tension était rude pour Rebecca, et cette difficulté à devenir une nouvelle fois maman l'amenait irrémédiablement à surprotéger son enfant. Malgré ce besoin constant d'avoir sa fille près d'elle, elle acceptait avec résignation ces sorties occasionnelles jugées utiles pour contrebalancer les longues heures de jeux solitaires dont elle se sentait responsable.

Selma petite créature aux cheveux longs, aspergée de taches de rousseur, n'accordait aucun crédit à ces inquiétudes maternelles. Du haut de son mètre vingt fraîchement acquis, sa vie déroulait son fil et l'entraînait chaque jour à la découverte du monde merveilleux de l'enfance, dont elle dévorait avidement chaque minute. Le temps et son cortège d'incertitudes n'avaient pu fixer d'emprise sur l'innocence et la vitalité de cette libellule. Il était difficile de calmer son insatiabilité, ses questions naissaient de tout et de rien, et les réponses mesurées de ses parents appelaient déjà de nouvelles questions.

— Dis maman, pourquoi je peux pas voler comme un oiseau ?

— Dis papa, comment font les étoiles pour tenir dans le ciel ?

— Dis maman, dis papa

La spirale du savoir était sans fin, son imagination débordante ne s'éteignait que par de longs éclats de rire incontrôlables qui se propageaient aussitôt dans son entourage. Seuls, le soir et son cortège de fatigues anesthésiaient ses dernières velléités de curiosité, l'emportant dans un sommeil brutal et irréversible.

Lorsqu'ils avaient quitté la maison de la famille de Marie, les filles avaient déjà lancé une partie de cache-cache tonitruante qui ne laissait présager rien de bon pour les vases et bibelots de la demeure. Le chef de famille, improvisé

organisateur de cette « soirée pyjama » avec son épouse, les avait accompagnés à la porte.

— Vous n’avez rien contre les jeux vidéo, avait-il demandé en souriant aux parents sur le départ.

— Non, pas particulièrement, menti le père.

— Car dès que notre fils sera rentré, elles vont se ruer dans sa chambre, à la découverte de ses consoles. J’espère que la prochaine fois nous pourrons vous le présenter.

— Selma nous parle souvent de Hugo, c’est comme si on le connaissait déjà, répondit Léonard.

Rebecca, dont le regard implorant cherchait désespérément à apercevoir une dernière fois la silhouette chérie, n’avait pas réagi à cette remarque. Consciente de son malaise, la mère de Marie lui prit la main, sollicitant son attention, et parla d’une voix pleine de conviction.

— Nous allons veiller sur elle comme sur la prune de nos yeux.

Son regard bleu rassurant emporta l’assentiment maternel. Couper le cordon ombilical était toujours une déchirure, et Rebecca détestait cette émotion ingrate contre laquelle elle travaillait sans résultat probant. Elle se sentait fragile, un peu idiote, et répondit maladroitement :

— Merci encore, et surtout n’hésitez pas à nous appeler en cas de problème.

Tout en saluant le couple, ils regagnèrent rapidement leur auto et refermèrent les portes avec précipitation, comme si la fraîcheur ambiante, devenue hostile, allait se métamorphoser en créature fantasmagorique menaçante pour ces parents coupables d’abandon. Le bruit du moteur étouffa cette parenthèse extravagante.

— Chéri, je suis désespérée de constater la vitesse à laquelle notre fille grandit, se confia Rebecca. J’ai le sentiment de ne pas lui consacrer assez de temps, de laisser filer des moments que je ne retrouverai pas, tu comprends ?

— Bien sûr, mais tu sais, les adultes et les enfants n’ont pas la même notion du temps. Selma a besoin de son jardin secret, de son propre monde. Allez détend-toi, ma chérie, les parents de Marie sont très attentifs, et puis on la récupère demain, objecta Léonard afin de faire retomber la pression.

Il profitait de ses tête-à-tête avec son épouse pour essayer de la sortir de ses pensées, de lui changer les idées. Si un autre enfant devait venir, il viendrait contre vents et marées, il fallait être patient. Ces moments bien à eux lui rappelaient leur existence paisible mais fade de célibataires. Cela leur permettait, en oubliant les faux-semblants, d'avoir de longues conversations, d'exprimer leur état d'âme sans ambages afin d'exorciser leurs soucis. Ce soir, un charmant restaurant les attendait, peut-être qu'un cinéma suivrait. Léonard savourait déjà la grasse matinée du lendemain matin. Rebecca quant à elle tenterait de remettre la maison en état puisque l'ouragan Selma ne sévissait plus dans le secteur.

Apaisée, Rebecca s'était assoupie dans son siège. Léonard, accroché à son volant, l'observait avec les yeux de l'amour, se laissant pénétrer par les riffs de guitare d'un rock des Ramones distillé par l'autoradio.

2- Le bus

Leur dernier souvenir se situait donc dans cette voiture qui se consumait maintenant en un feu d'enfer. La satisfaction ne n'être pas à l'intérieur atténuait la frustration de ne pas savoir comment ils avaient pu s'en sortir.

Bien décidés à obtenir des explications, ils avancèrent main dans la main vers les secours, soucieux de faire constater leur bonne santé.

Dans un long crissement de pneus, une énorme masse sombre s'interposa entre eux et la scène de l'accident. Seule la couleur noire mat différenciait le véhicule des bus scolaires sillonnant les routes de bon matin. Il semblait sorti de nulle part, sans aucun feu de signalisation malgré l'obscurité. Les vitres opaques ne permettaient pas de distinguer l'intérieur. Une vapeur impalpable s'élevait de ses contours, et des gouttes de condensation perlaient de ses flancs cabossés.

— Cette soirée ne tourne vraiment pas rond, je ne me souviens pas avoir croisé un tel engin de toute mon existence, commenta l'homme.

La porte s'ouvrit. Aussitôt un courant d'air froid abandonna le bus et les enveloppa. Ils frissonnèrent tant du fait de la fraîcheur que de la surprise. Depuis l'accident, le contact avec l'extérieur était rompu, plus de sons, plus d'odeurs et de sensations. Ce froid mordant accompagné d'un fort relent de moisissure les interpellait. Sur le côté, un bandeau lumineux indiquait : prochain arrêt : « Le Village »

— Quel village ?, s'interrogèrent-ils de concert.

Aucun être sensé n'aurait pu envisager de monter les marches de ce véhicule. Pourtant, sans encouragement particulier, ils les gravir comme mus par une force invisible. L'homme précédait la femme, dans un silence de rigueur. Le traumatisme de l'accident était bien sûr encore présent, et leur réaction était plus dictée par le réflexe que par la réflexion.

L'intérieur paraissait beaucoup plus modeste et réduit que de l'extérieur. Le froid régnait en maître absolu sur une étrange quiétude. Pourtant, c'était certain, on les observait. L'homme obliqua, fuyant la seule chose qu'il pouvait distinguer : des yeux, partout, de grands yeux pétrifiés. Deux sièges contigus

étaient disponibles. Il poussa fermement la femme sur la place près de la vitre et s'assit en protecteur sur celle près de l'allée. L'effroi l'empêchait de regarder vers l'arrière. Sa peur ne venait pas de tous ces regards perdus, mais de la noirceur des pupilles en plein affolement. Dans un dernier sursaut de réalisme, il envisagea d'appeler les sauveteurs encore en action. Posant les paumes sur la vitre glacée, il réalisa que l'agitation extérieure avait cessé : l'attroupement semblait maintenant se recueillir devant deux formes allongées recouvertes d'une couverture.

Le bus démarra illico dans un ronflement chaotique bientôt suivi d'une pétarade, et prit rapidement une vitesse de croisière impressionnante. Peu à peu, leur vision s'habitua à la fraîche pénombre, des formes figées émergèrent discrètement du noir, presque à contrecœur. Têtes, nez, bouches, le puzzle se reconstituait lentement mais sûrement. Leurs regards balayaient ces rangs peuplés d'un panel de personnages qui semblaient perdus tout autant qu'eux. Mais que faisaient-ils là, et où allait leur véhicule ?

Leur odorat avait repris du service, indubitablement effleuré par des effluves discourtoises. Leur attention s'arrêta sur le fauteuil du conducteur, complètement vide. Le volant braquait tout seul, sans à-coups, d'une manière assez harmonieuse.

Le bus se remplit de lumières : orange, rouge, jaune, l'intérieur reprit un aspect normal et rassurant, réchauffé par ces couleurs chatoyantes. Instant trop fugace. Chahuté et expédié par des sirènes hurlantes venant de l'extérieur, un camion de pompiers dévalait la route devant eux, la collision était inévitable. Un hurlement collectif digne d'une chorale aguerrie déchirait encore l'atmosphère bien après que le bolide prioritaire eut traversé littéralement leur véhicule. La sensation avait été brève, on se demandait même si elle avait bien eu lieu, la sueur perlant sur les visages ne laissait pourtant pas de place au doute. Le corps de la femme venait d'affronter un trou d'air dans lequel chacun de ses membres semblait avoir quitter son tronc. Elle avait ressenti la vie, la chaleur et les pensées des pompiers qui la télescopaient sans heurt apparent.

L'instant suivant la peur, lorsque le taux d'adrénaline est monté et que l'esprit intègre le fait que le danger est passé conduit à la libération de la tension. Un murmure de soulagement encore réservé, mais encouragé par cette satisfaction, avait donc fait suite au brouhaha. Il fallait se rendre à l'évidence, le bus poursuivait son chemin sans encombre, et le télescopage n'était qu'un souvenir